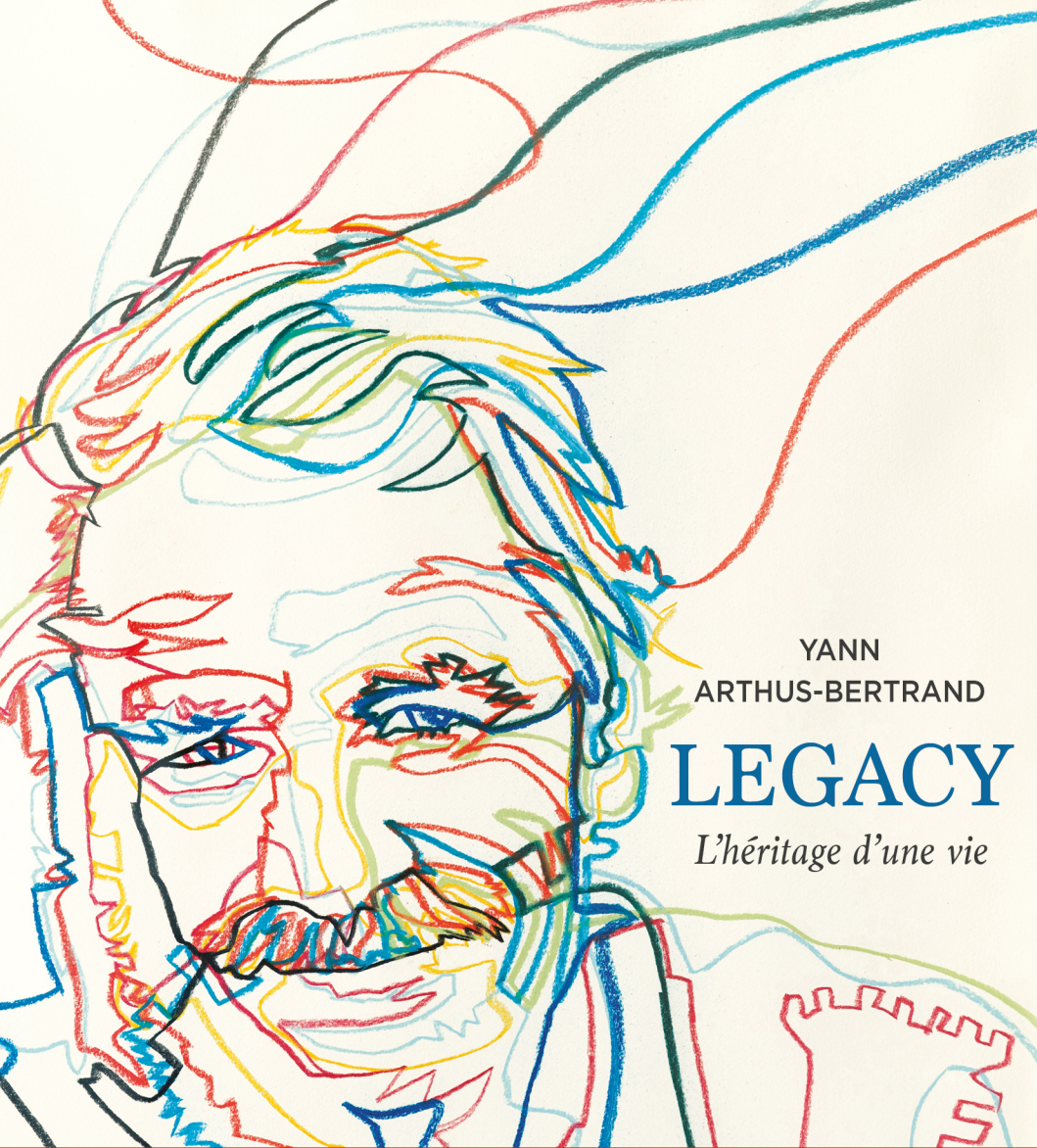




YANN
ARTHUS-BERTRAND

LEGACY

L'héritage d'une vie

**YANN ARTHUS-BERTRAND
L'HÉRITAGE D'UNE VIE**



Éditions
de La Martinière

Legacy



Yann Arthus Bertrand

Legacy

L'héritage d'une vie

Avec la collaboration d'Olivier Blond

**Éditions
de La Martinière**

ISBN : 978-2-7324-9230-8

© 2021 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie ce livre à toutes les personnes grâce auxquelles mon rêve de fondation est devenu réalité, celles qui au quotidien œuvrent à un monde plus juste et plus responsable.

Je nomme ici ceux qui ont travaillé au sein de la fondation GoodPlanet en 2021, mais je n'oublie pas les autres qui les ont précédés. Un grand merci à tous !

Adèle, Aline, Amélie, Aminata, Anne-Laurence, Arthur, Azadée, Bianca, Camila, Candice, Capucine, Catherine, Cédric, Christine, Claire, Clara, Clément, Coline, Damien, Daniel, Emma, Éric, Eve, Fann, Fernanda, Florencia, Florent, François-Nicolas, Guillaume, Gwenaëlle, Gwendoline, Idalie, Ines, Inès, Jacqueline, Jennifer, Jonathan, Julie, Julien, Léa, Lucie, Lucile, Lucy, Luna, Maël, Marie-Sarah, Marion, Matthieu, Nicolas, Nicolas, Ninon, Nitin, Pauline, Pauline, Pauline, Perrine, Pierre, Régine, Rudy, Sarah, Solenn, Sophie, Steeve, Théophile, Thomas, Véronique, Victor, Zephyr, et bien sûr tous nos formidables bénévoles.

... Et une petite dédicace spéciale à mon amie Ninette, elle sait pourquoi !

Introduction

Yann Arthus-Bertrand ne laisse personne indifférent. Certains admirent son immense talent de photographe, d'autres le jalourent ou le critiquent ; certains louent son engagement écologiste, d'autres moquent l'empreinte écologiste de ses vols en hélicoptère ; certains le trouvent charismatique et se laissent émouvoir par son humanisme, d'autres se moquent de sa sensiblerie.

En bien ou en mal, tous, ou presque, se trompent. Ils ou elles ne perçoivent, souvent au travers d'écrans interposés, qu'une petite partie des multiples dimensions du véritable Yann, qu'un moment fugace de son histoire ou de son évolution.

J'ai la chance de le côtoyer depuis plus de quinze ans et d'être aujourd'hui son ami. J'ai voulu donner

de lui un portrait authentique, dans ses contradictions et ses doutes, dans son humilité et sa mesure.

L'amitié a été la condition de cet ouvrage : elle m'a permis de convaincre Yann de se prêter à cet exercice à quatre mains alors qu'il hésitait plutôt à parler de lui. À quoi bon raconter tout cela ? me demandait-il souvent. Pourquoi parler de ces histoires anciennes quand le monde s'écroule et qu'il y a tant d'autres sujets plus importants à discuter... Cette amitié a été aussi le moyen d'accéder à une vérité intime, à l'authenticité du vrai Yann.

Mais ce livre n'est pas seulement une autobiographie : c'est un manifeste écologiste d'un genre particulier. Car Yann est l'une des grandes personnalités de l'écologie française. Son énergie prodigieuse lui a permis d'accomplir des projets qui ont fait le tour du monde. Il incarne aujourd'hui, avec quelques autres, une part essentielle du mouvement mondial pour protéger la planète – celle de l'écologie de l'émotion et de l'amour.

Il fallait aussi montrer ce qui a permis à Yann de mener ses combats, ce qui l'a amené à le faire, mais aussi ce que cela lui a coûté. Il fallait incarner cette

action afin que d'autres avancent sur le chemin qu'il a tracé. Non pas pour qu'ils l'applaudissent, mais pour qu'ils s'en inspirent.

Mieux qu'un raisonnement froid et abstrait, la vie de Yann est une démonstration vivante et chaleureuse de ce qu'apporte l'engagement. C'est une invitation pleine d'humilité aussi, car, contrairement à ceux qui disent aux autres ce qu'il faut faire, Yann Arthus-Bertrand s'est toujours refusé aux injonctions. C'est le résultat de sa lucidité face aux détours et même aux regrets qui ont pu ponctuer sa vie tumultueuse. Mais c'est aussi une manière de faire confiance à la jeunesse et aux générations futures que de renoncer à leur dire ce qu'elles devront faire. Elles sauront bien trouver par elles-mêmes !

Reste que les chaleurs extrêmes au Canada, les inondations dévastatrices en Allemagne et mille autres catastrophes qui jalonnent l'actualité et sur lesquelles les scientifiques nous alertent depuis des années montrent l'extrême gravité de la crise écologique. Celle-ci impose que l'on sorte des incantations du quotidien (changer les ampoules ou fermer l'eau quand on se lave les dents) pour s'atteler à des ambitions plus hautes : rien moins que changer le monde. Il faut

des actes plus que des mots. Nous pouvons tous y contribuer. Et c'est pour cela que ce livre est important : la vie de Yann parle mieux que tous les discours.

Olivier Blond

1

Paradis perdu

*Vivre comme un arbre, seul et libre.
Vivre en frères comme les arbres d'une forêt.*

Nazim Hikmet

Kenya

L'Afrique m'a donné mes plus belles années, mes meilleurs souvenirs et mes plus grandes émotions ; l'Afrique m'a appris la beauté et a fait de moi un photographe. J'y retourne sans cesse. D'une certaine manière, je n'en suis jamais parti, et chaque nouveau séjour fait croître en moi le sentiment douloureux que j'y ai laissé quelque chose que je ne retrouve plus. L'Afrique est mon paradis perdu.

Lorsque j'ai découvert le Masai Mara, une réserve du Kenya, en 1979, cela faisait dix ans que je gérais

une réserve naturelle en France. J'y avais recueilli toutes sortes d'animaux abandonnés par les zoos ou les parcs, et une joyeuse bande de lions habitait ma cour. J'en avais nourri certains au biberon ; ils dormaient dans ma chambre. Ce sont des animaux affectueux dès lors qu'ils considèrent que vous faites partie de leur famille ! Mais je rêvais de les voir dans la savane, sauvages et libres.

J'ai réussi à me faire engager comme guide et je suis parti pour le Kenya. J'ai commencé en portant les valises des touristes, en organisant des pique-niques ou des excursions, en amusant des visiteurs qui me donnaient alors un pourboire et une recommandation. J'étais passionné par cette faune africaine. Je croyais bien la connaître. Je pouvais en parler des heures pendant les bivouacs ou les safaris. Je partageais ma passion avec des touristes dont certains sont restés des amis. Je n'étais encore qu'un aventurier sans le sou ; j'allais devenir un photographe.

*

* *

Avant cela, j'avais dévoré tous les livres possibles sur la vie des animaux, et Jane Goodall, partie en Tanzanie en 1960 pour étudier les chimpanzés, était mon idole. J'ai eu plus tard l'occasion

de la rencontrer et elle a guidé toute ma vie mes réflexions sur les animaux, mais, à l'époque, je ne la connaissais qu'au travers de ses travaux : elle avait bouleversé les idées reçues en montrant, par exemple, que les chimpanzés utilisent des outils, alors que l'on pensait que c'était le propre de l'être humain, et en révélant leur vie sociale sophistiquée, leurs relations fortes, leur usage de la diplomatie et même de la guerre. Elle les observait dans leur milieu naturel – et non en captivité, comme trop souvent alors. Elle leur donnait des noms quand on ne les désignait que par des numéros : elle sortait ainsi l'animal d'un néant de machine sans âme pour en faire une créature dotée de raison et d'émotions, et pour le rapprocher de nous. Je rêvais de faire pareil avec les lions. Je voulais vivre sa vie.

J'avais obtenu un rendez-vous avec Pierre Pfeffer, chercheur au Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Il avait accepté avec une simplicité et un enthousiasme qui me sembleraient impossibles aujourd'hui d'encadrer notre projet de thèse sur le comportement des lions, alors que je n'avais aucun diplôme. Ses conseils ont été nombreux et précieux. Plus tard, il a même préfacé le premier livre que j'avais fait avec ma femme Anne et avec Hervé de La Martinière, qui est devenu mon ami et mon éditeur.

Mais, plus important et plus miraculeux encore, j'avais réussi à convaincre Anne, la femme de ma vie, de m'accompagner dans cette folle aventure. Nous nous étions rencontrés dans une soirée à Saint-Germain-en-Laye, et tout de suite, je lui avais parlé de mon rêve. J'imagine que le contraste entre mon enthousiasme et les bavardages du milieu parisien a ajouté à l'alchimie de notre rencontre. Quoi qu'il en soit, le coup de foudre a été immédiat. Rapidement, elle a accepté de partir avec moi. Elle est venue avec ses tout jeunes enfants, Baptiste et Guillaume, qu'elle avait eus d'un précédent mariage – ils sont devenus comme les miens. Elle m'a fait le plus beau cadeau du monde. Elle l'a fait avec ce courage immense et cette capacité unique de tout plaquer par amour qu'ont tant de femmes.

Anne était ma lionne, le chef du troupeau. En Afrique, nous étions heureux. Plus que je ne l'ai jamais été depuis.

Monde sauvage

Pendant nos années à Governor's Camp, cette partie de la réserve du Masai Mara où nous habitions, Anne et moi avons étudié plusieurs familles de lions. Anne avec ses stylos, moi avec mes

appareils photo. Avec la femme que j'aimais, je vivais ma passion au sein d'un cadre idyllique. J'habitais dans une maison sur pilotis en bois que j'avais construite de mes mains avec mes amis africains. Je me levais le matin, prenais mes jumelles et mes appareils photo pour aller observer « mes » lions. Je m'endormais au milieu des cris d'animaux. J'étais libre, j'étais amoureux.

J'ai vu ces fauves naître et mourir, se battre, faire l'amour. Anne et moi avons appris à les reconnaître et je me suis attaché à eux. Nous identifions chacun d'entre eux grâce à la disposition des poils de leur moustache, nous tenions de petites fiches pour chacun. Et nous leur avons donné des noms. Car c'étaient des individus à part entière à nos yeux, avec leur personnalité propre. Ils vivent en famille, autour des femelles qui partagent beaucoup dans une forme de sororité – certaines nourrissent même les enfants de leurs sœurs.

Nous avons vécu une proximité inoubliable. En Europe, approcher un cerf à moins de deux cents mètres demande des précautions infinies. Là-bas, les animaux avaient l'habitude d'être protégés et avaient désappris la peur de l'homme. Ils ne fuyaient plus. Ils nous regardaient comme d'inoffensifs voisins – ce que nous aurions dû rester. Nous partagions un

même territoire. Sentir que nous ne représentions pas un danger pour eux nous renvoyait une image apaisée de nous-mêmes. Et cela faisait du bien.

À moins de l'avoir vécu, il est impossible de comprendre ce que l'on ressent en approchant des fauves, ces chasseurs de près de cent quatre-vingts kilos de muscles et d'os, dont le corps tout entier est façonné par la nécessité de tuer. Ces êtres aux aguets qui vivent chaque jour dans l'inquiétude de savoir ce qu'ils vont manger. C'était mon quotidien. Une anecdote donnera peut-être une idée de ce que pouvait signifier cette promiscuité : un jour, une lionne s'était allongée à l'ombre de ma Toyota sans que je la voie. En descendant de la voiture, je lui ai marché dessus sans faire exprès. J'ai eu la frayeur de ma vie, mais heureusement la lionne s'est éloignée, plus surprise et contrariée qu'hostile.

Un autre exemple permet de saisir ce rapport unique au monde sauvage. Quelques années plus tard, en 1985, un magazine m'a demandé de faire un reportage photo sur le travail de Dian Fossey. Elle était aux gorilles ce que Jane Goodall est aux chimpanzés. Pour moi, c'était un rêve que de la rencontrer. Je l'ai rejointe dans la réserve qu'elle avait créée au Rwanda. Malade, elle ne pouvait pas m'accompagner dans la montagne. Je suis donc allé seul à la rencontre des animaux.

J'apercevais les gorilles au loin quand il s'est mis à pleuvoir et je me suis installé dans une clairière, trempé, me demandant un peu ce que je faisais là. Lorsque la pluie s'est arrêtée, les gorilles sont venus se sécher dans la clairière et ils se sont avancés vers moi, énormes. Un mâle a fait une parade d'intimidation, et, comme on me l'avait appris, j'ai baissé les yeux. D'autres se sont approchés, les petits ont grimpé sur moi, ils ont fouillé dans mes poches. Et puis l'un d'eux, un des « dos argentés », ces mâles imposants qui peuvent tuer d'un revers de main, a posé sa tête sur mon pied et s'est tout simplement endormi en ronflant ! Je n'osais pas bouger. C'était incroyable, magique... Quel travail magnifique Dian avait réalisé ! Quel miracle elle avait accompli pour réussir à leur donner une telle confiance en nous ! C'était un vrai cadeau que je recevais là. Je me suis mis à pleurer et j'ai emporté avec moi, pour toujours, ce moment d'émotion absolue.

Dian a été assassinée deux jours après mon départ, et de nombreux animaux ont été ou sont encore tués ou mutilés par des pièges – des collets fabriqués à partir de câbles de vélo qui leur enserrant la main ou le pied et finissent par les amputer.

Pour revenir au Kenya, la nuit offrait une autre forme de proximité avec les animaux. Une hyène, un oiseau, un rongeur, quelques insectes... Il y

avait toujours des bruits. La nuit était habitée par une cacophonie joyeuse et incessante. Nous étions entourés, et sans rien voir, nous pouvions sentir des présences qui nous berçaient doucement. À l'inverse, en ville, le simple bruit d'une mobylette me réveille.

Pour autant, nous n'étions pas à l'abri de surprises : je me suis réveillé une fois en pleine nuit parce que ma maison tremblait. Encore pris dans un demi-sommeil, je me suis demandé si je rêvais ; un éléphant se grattait le cul sur un des pilotis...

C'est dans ces plaines du Kenya que j'ai saisi toute la mesure du lien qui unit le vivant. J'ai compris que je faisais moi aussi partie de la nature, que toute cette vie, animale et végétale, c'était ma famille.

Côtoyer le monde sauvage a été pour moi une expérience presque mystique, car elle me renvoyait à moi-même, à ce côté animal que nous avons perdu ou que nous cherchons souvent à refouler, mais qui reste toujours quelque part en nous. Dans le monde sauvage, il n'y a pas de jugement, pas d'excuses. La violence côtoie la tendresse. Le sexe et la mort, la beauté et la fureur sont unis par une terrible nécessité. Et à chaque instant, tout peut basculer.

J'ai vu une lionne blessée qui ne pouvait plus nourrir ses petits ; les lionceaux sont morts les uns après les autres. Une autre fois, j'ai vu un nouveau

lion arriver, chasser l'ancien mâle et tuer les enfants de l'autre. Au début, j'avais envie d'intervenir. Lors de la grande migration des gnous, un groupe s'est retrouvé bloqué dans une rivière. Ils n'arrivaient pas à grimper sur la rive. J'ai tiré et poussé pendant des heures pour les aider. Rien n'y a fait et j'ai dû finalement renoncer. Quelques jours plus tard, la rivière était un charnier, avec des centaines d'animaux noyés, gonflés et puants. Dans la nature, la mort n'est plus effrayante, elle est quotidienne, inévitable, imminente. Cela n'a pas de sens de vouloir infléchir le cours des choses.

Paradis

Le Kenya était à l'époque un paradis semblable à nul autre. Et le Masai Mara, où nous nous sommes installés, était la plus sublime des réserves – d'où son surnom : « le paradis de la faune ». Situé dans la vallée du Grand Rift, en ce lieu dont les scientifiques affirment qu'il est le berceau de l'humanité, le Kenya avait quelque chose d'un Éden.

C'était un pays d'une beauté naturelle et immaculée comme si elle venait d'avant les hommes, d'avant le béton et les bidonvilles qui enferment les gens dans des cages sales et trop petites,

d'avant les poubelles et les déchets en plastique qui jonchent le sol et semblent pousser plus vite que les arbres.

Tout était somptueux. La lumière qui traversait les nuages pour inonder l'horizon, le regard plein de tendresse d'une lionne pour ses petits, l'odeur des herbes de bon matin... Cette beauté m'emplissait d'un immense bonheur. Elle m'a aussi offert la meilleure école de photographie qui soit. Il était impossible de rater une photo. À moins d'oublier de charger sa pellicule ! Cela m'est arrivé une fois au cœur d'une chasse de lionnes. C'était mon rêve de saisir ce moment. Je n'y avais jamais encore assisté. Un jour, elles ont attaqué un troupeau de buffles. L'une d'elles était montée sur l'un d'entre eux, presque comme « à cheval ». C'était dingue. Je mitraillais. J'avais la photo de ma vie. Quand on me demande quelle est la photo que je préfère parmi toutes celles que j'ai prises, c'est celle-là. Comme toutes mes photos ratées. Je pense pratiquement tous les jours à cette image. Elle me poursuit, je la vois encore dans mon viseur et elle n'existe malheureusement que dans ma tête. Je n'avais pas mis de pellicule dans mon boîtier.

Je parle d'une époque avant le numérique. Je me trouvais en pleine brousse, je n'étais pas photographe professionnel, je n'avais pas reçu d'apprentissage technique particulier, je faisais un tas

d'images mais sans savoir ce qu'elles donnaient précisément. Je ne les découvrais qu'une fois rentré en France, plusieurs mois plus tard.

Je suis un autodidacte ; les lions ont été mes professeurs de photographie.

J'ai gardé de cette époque des souvenirs nombreux et des photos plus nombreuses encore. Chacune a son histoire. Chacune fait ressurgir des anecdotes tantôt drôles, tantôt émouvantes ou tristes. L'une de mes photos les plus célèbres de cette époque représente une lionne, de dos, assise au milieu de la savane face à l'horizon. Je n'ai pas grand mérite, c'est la nature qui est magnifique, c'est elle qui a fait ce ciel chargé de nuages et qui leur a donné cette soudaine pesanteur. Je n'ai eu qu'à appuyer sur le déclencheur de mon appareil. C'est pourquoi je ne me suis jamais pris pour un artiste ; je me sens plutôt comme le visiteur ébahi d'un musée, découvrant salle après salle les chefs-d'œuvre d'un autre. Et le grand créateur, c'est la nature. Je le redis : c'est l'Afrique qui a fait de moi un photographe.

Aujourd'hui, je me reproche de ne pas avoir savouré ces moments autant que je l'aurais pu. Je goûtais un bonheur fou, mais je me laissais perdre par l'envie de faire toujours mieux, par la colère d'avoir raté tel ou tel cadrage, par le

perfectionnisme et l'insatisfaction qui va avec et me taraude depuis toujours. Plus le temps m'éloigne de cette période, plus elle me semble heureuse et plus j'en ai la nostalgie.

Dans les airs

Dans les années 1970, je rencontre deux aventuriers français très sympathiques, Alain et Jean-Christophe. Ils essayaient d'installer des montgolfières pour les touristes dans la réserve du Masai Mara au Kenya. J'ai tout de suite compris que c'était un travail pour moi. J'étais déjà pilote d'avion et ça me permettait d'habiter au cœur de cette réserve mythique pour installer ma petite famille. Je force ma chance, et je passe ma licence professionnelle. J'emmenais les touristes en balade. Là-haut règne un immense silence, troublé de temps à autre par le bruit du brûleur. On y savoure un apaisement incomparable... C'est à ce moment-là que j'ai découvert la photographie aérienne.

Comme d'autres choses dans ma vie, c'est venu un peu par hasard, mais j'y ai mis tout de même du mien : j'ai réuni deux techniques particulières qui m'ont permis de créer mon style. La première trouve son origine dans le fait que j'utilisais mes vols en montgolfière pour étudier nos lions, suivre

leurs déplacements et les observer sur leur territoire. Alors que la plupart des photographes qui s'intéressaient à la photographie aérienne pointaient vers l'horizon, je regardais à la verticale.

La seconde venait de mon habitude de suivre les lions avec mes téléobjectifs. À cette époque, la plupart des photographes aériens utilisaient plutôt des grands angles pour embrasser la ligne d'horizon la plus large possible. Le téléobjectif écrase les plans, aplatit l'espace. La terre devient plate, elle n'est plus que lignes. Et parfois, ces lignes prennent une dimension graphique qui devient abstraite. Comme chaque fois que quelque chose m'émeut profondément, je deviens obsessionnel – pour le meilleur comme pour le pire ! Cette découverte ne m'a plus jamais quitté.

La photographie aérienne était alors surtout une photographie cartographique, utilitaire, souvent employée à des fins militaires. De mon côté, j'ai développé ce qui me tenait le plus à cœur : sa dimension esthétique. En pointant mon regard vers le bas, j'ai découvert une forme de beauté graphique unique : la beauté de la terre vue du ciel. Dans les années qui ont suivi, j'ai essayé de partager mon émerveillement.